

Remarques sur l'humour dans les derniers livres de Guillevic

Jacques Lardoux

*Vivre, ce n'est pas
Se laisser aller,
C'est aller
Sans laisse.
Moi si j'étais l'azur
Le monde serait-il
Mon atelier ?*

Guillevic

S'étant détourné des interprétations globalistes de la religion chrétienne puis du marxisme, Guillevic n'aura cessé, surtout à partir de *Paroi* (1970), de fragmenter ses observations et de les passer au filtre de l'humour. Il n'avait pas la vocation d'être systématiquement drôle, mais il savait d'expérience que toute recherche sur le monde peut porter en soi, dans le poids des mots, un processus salvateur qu'on appelle l'humour¹. En l'occurrence, son attitude par rapport à l'humour

¹ Comme l'avait écrit Sigmund Freud : « (avec l'humour) le moi maintient fermement que les traumatismes issus du monde extérieur ne peuvent l'atteindre davantage : il montre qu'ils ne sont pour lui que matière à gain de plaisir ». (1928) Parmi les nombreuses définitions de l'humour, Guillevic aimait bien celle de Max Jacob : « Une étincelle qui voile les émotions, répond sans répondre, ne blesse pas et amuse » (1945).

correspondait également à une refondation d'une sorte de foi, c'est ce que j'avais essayé d'appréhender dans ma thèse d'Etat en littérature comparée intitulée *Le Sacré sans Dieu dans la poésie contemporaine*². Notre présente réflexion fait suite aux entretiens-lectures d'*Humour-Terraqué* réalisés avec notre poète chez lui à Paris en 1994³. Depuis, cinq de ses livres ont paru chez Gallimard (*Possibles futurs*, *Quotidiennes*, *Présent*, *Relier*, *Accorder*) présentant soit des nouveautés soit des textes plus ou moins anciens publiés le plus souvent en collaboration avec des artistes comme Bertrand Dorny, Baltazar, Pouperon et beaucoup d'autres. Mais sans Eugène, disparu en mars 1997, la saveur de nos remarques sur l'humour risquait fort de perdre de son intérêt. Embarquons-nous tout de même dans cette belle aventure. Nous suivrons en principe l'ordre chronologique des textes que nous n'avions pas déjà préalablement étudiés⁴, en une sorte d'inventaire non pas à la Prévert mais à la Guillevic.

I - De 1972 à 1986.

En 1972, la publication intégrale de *Racines* était en cours aux éditions Granit quand elle fut interrompue par le décès brutal de leur directeur. Ici, pas de vastes considérations abstraites concernant l'histoire, l'origine etc., seules les racines d'un chêne s'offrent à la méditation. On ne serait pas si loin au départ d'une méditation de type yogique, mais l'humour fait des siennes qui participe surtout du bizarre et de l'insolite

² Jacques Lardoux, *Le Sacré sans Dieu dans la poésie contemporaine*, (Auden, Guillevic, Benn, Y. Bonnefoy, Paz), Numéro spécial de la revue Prométhée, Paris, Tome 1 et 2, 1990.

³ Guillevic/ Jacques Lardoux, *Humour-Terraqué*, Presses Universitaires de Vincennes, Saint-Denis 1997.

⁴ En particulier dans nos articles : « « *Le Matin*, symboles, rites, cosmogonies » (*Possibles futurs*) in *Mots et images de Guillevic*, PU de Rennes, 2007, pp. 53-61. « *Poèmes de tous les jours* par Ooka Makoto et *Quotidiennes* de Guillevic » in *Guillevic : la poésie à la lumière du quotidien*, Ed. Peter Lang, Berne, 2009, pp. 177-189.

quand le mythe et le symbole se voient assez systématiquement écornés. Une hypothèse serait de considérer que l'essai d'identification est presque toujours premier : « Ne cherche pas/ Prends une racine, // Touche-la, palpe, / regarde-là longtemps.// C'est aussi toi-même/ et l'anti-toi-même⁵ » ; « Dures/ Douces.//Ductiles, / Rigides.//Les racines, / Tes heures⁶ ». Les racines seraient-elles comme une école de volonté ? « Essaie, toi, de réussir/ Tu sais bien quoi : // Ce que les racines / Font avec la terre/ Pénètre⁷ ». Comme toujours chez Guillevic, l'audace et la force des propositions tiendraient à la simplicité d'expression, au naturel du questionnement et à la désinvolture familière qui démystifie toute perception romantique. Les métaphores filées provocatrices se distinguent : « Les racines, / C'est l'économat, / C'est l'intendance.// Le laboratoire. / Les cuisines⁸. » « Est-ce que la frondaison/ A besoin de comprendre// Ce qui se passe/ Dans les cuisines ? »

Elle ne sait pas
La frondaison,

Que dans l'opacité
De ces chambres goulues

On va beaucoup plus loin
Qu'elle ne peut songer

Aller avec le ciel
Et les coulis d'orage⁹.

A noter une hypallage, c'est-à-dire une alliance de mots qui ne vont pas ensemble (« chambres goulues ») et aussi un néologisme

⁵ Guillevic, “*Racines*” in *Relier*, *op. cit.* p. 93.

⁶ *Ibid.* p. 94.

⁷ *Ibid.* p. 91.

⁸ *Ibid.* p. 90.

⁹ *Ibid.*

humoristique (« les coulis d'orange ») jouant sur la paronomase avec « coulis d'orange¹⁰ ». Guillevic manifeste comme toujours des pôles d'intérêt très personnels : « Vous, racines, / Si vous allez dans la terre, // Probablement c'était/ A la recherche du silence¹¹ ». Faisant suite à ce relatif didactisme, le laconisme du fragment 8 (« Silence/ On creuse¹² ») se calque sur le modèle de « Silence/ On tourne » inhérent au tournage des plans de cinéma, suivi du sublime et décisif : « Silence/ On aime¹³ » ! Guillevic, en bon stratège de l'écriture, alterne les formes d'humour. Il en revient à des images caricaturales : « Une racine jamais/ Ne peut être aussi droite// Que l'avenue de l'Opéra » ; « Drôles d'usines, / Ces racines// Où l'on fait les trois-huit, / Plutôt le un vingt-quatre¹⁴. » Exemple d'humour un peu noir :

Est-ce qu'il arrive
A une racine
De crier :

Pas si vite.
Pas si vite.
J'ai peur ?

Exemple d'humour rose : « Tu pars dans une racine/ Pour un long voyage// Et tu reviens porteur/ D'un avenir d'oiseau/ Préparé pour les noces¹⁵ ». Pourvu que le lecteur veuille bien se prêter au jeu, le simple fait de donner des pensées humaines aux objets considérés aurait quelque chose d'assez drôle en soi. Cela peut aller très loin, jusqu'à la tentation de la métaphysique :

¹⁰ Il faut savoir qu'il existe des crêpes au coulis d'orange et que pour un breton poète cela signifie sans doute quelque chose.

¹¹ p. 91.

¹² *Ibid.* D'où encore le titre *Creusement*, publié chez Gallimard en 1987.

¹³ Guillevic, « *Racines* », in *Relier*, *op. cit.* p. 101.

¹⁴ *Ibid.* p. 93.

¹⁵ *Ibid.* p. 97.

Les racines s'attendaient
A quelque chose d'autre

Que ce tronc, ces feuillages,
Cette écorce pour quoi,

Croyaient
A une explosion

Qui s'étendrait
A l'éternité des temps¹⁶.

Tout devient et redevient : « Racines/ Des roses// Rose/ Des racines ». « Nous, // Les racines/ D'un moment de plus tard¹⁷ » ... A la fin, le rapport unissant l'humour et les racines ressemblerait-il malgré tout à un constat d'échec : « Sans doute ignorez-vous le rire/ Et plus encore le sourire//Vous n'avez pas tant à souffrir¹⁸ ». Partie perdue pour l'humour ? Le poète a encore des sursauts dans sa volonté de communiquer : « Espèces de gnomes, / Racontez¹⁹ », puis cette exclamation : « Ah ! s'expliquer/ Au tribunal// De ces fourmis/ et des racines²⁰ ! ». Avant le dernier constat : « Que ça ne sert à rien // On vous l'a dit, / A vous aussi²¹ » ! Pessimisme ? Non pas, plutôt un sens du tragi-comique, d'ailleurs Guillevic ne se définissait-il pas lui-même comme un optimiste tragique ?

En 1976, « *Qui frappe* » (« Qui/ Frappe à la paroi/ De mon abri ? »...) se présentait comme un assez long dialogue pouvant faire penser au

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.* p. 98.

¹⁸ *Ibid.* p. 107.

¹⁹ *Ibid.* p. 104.

²⁰ *Ibid.* p. 106.

²¹ *Ibid.* p. 109.

« Débat du cœur et du corps » de Villon²². Dans ce dialogue à tendance didactique et philosophique qui tentait de faire le point sur la conduite d'une vie, Guillevic disait ne pas être à l'aise : « Je polémique, / Ce qui n'est pas mon fort²³ » Mais il n'en était pas moins mis devant sa vérité par la voix *off* :

Qu'advientra-t-il ...

*Si tu refuses
Ton moi-même
Séculier,*

*Si tu restes réduit
A la contemplation
De la paroi,*

*A cette projection
Où tu es passé maître
De ton moi-même
Sur la paroi²⁴ ?*

Le poète ne pouvait que répondre que sa récolte à lui, c'était sa tâche poétique. « Laissez-moi rire²⁵ » lançait-il quand la voix voulait l'emmener sur des chemins qui n'étaient pas les siens, et il ajoutait : « Je ne suis pas Dieu²⁶ ».

Plusieurs titres de petits livres faits avec des artistes ont été empruntés à la musique, parmi eux : *Cymbalum, Fifre, Alto, Harpe,*

²² François Villon, « Débat du cœur et du corps », *Poésies diverses*, in *Œuvres*, (1489).

²³ Guillevic, « *Qui frappe* », in *Accorder, op. cit.* p. 196.

²⁴ *Ibid.* p. 186.

²⁵ *Ibid.* p. 188.

²⁶ *Ibid.* p. 191.

Orgues ... Un *Cymbalum* est une sorte de xylophone que l'on trouve principalement en Hongrie. Le poète donne l'impression d'être un homme de la campagne, un rural qui observe les choses autour de lui, les sent, les palpe. Le recours à de nombreux tercets rappelle les haïku. Bien des jeux de langue se succèdent qui visent sur le mode ludique à saper les conventions. Un non-dit dans ce conseil : « Ne vous allongez pas/ Sans savoir sous quel règne²⁷ » ; une affirmation quasi tautologique ici : « Oui, dit l'herbe,/ Dans les prairies/ Je suis à part entière²⁸ » ; une autre affirmation en forme de lapalissade : « Oui, montagnes, J'irai me coucher.// Bien avant que vous/ Vous ne vous leviez²⁹ » ; ou encore un rappel d'*Euclidiennes*, l'ouvrage moqueur, que notre auteur avait consacré en 1967 aux figures géométriques : « J'ai cogné sur le cercle/ Avec des parallèles.//Lequel de nous quatre/ A eu le plus mal³⁰ ? »

Dans *Alto*, tout autant minimaliste, se jouent, en fait de musique, des glissements phonétiques : « Partie, la rosée /Pour ne pas s'user³¹ », « Le buis/ Chez lui/ Près du puits³² »...

Comme dans les énigmes scandinaves des Scaldes, les poèmes laconiques de *Harpe*³³ semblent parfois difficilement déchiffrables, à côté de cela d'autres fragments apparaissent plus faciles, telle cette notation brusque qui paraît vouloir répondre au vertige mallarméen devant la page blanche : « Il fallait é mousser/ La page blanche.//J'écris dessus³⁴ ». Vient ensuite une boutade en forme d'exclamation : « Bon ! voilà qu'un oiseau// Me raconte/ une histoire.// Encore une³⁵ ». Puis une question indignée et

²⁷ Guillevic, “*Fifre*”, in *Relier, op. cit.* p. 159.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.* p. 162.

³⁰ *Ibid.* p. 161.

³¹ Guillevic, “*Alto*” in *Relier, op. cit.* p. 166.

³² *Ibid.*

³³ Instrument traditionnel par excellence, la harpe (du germanique *Hirfe*, harpon) était censée relier le ciel à la terre.

³⁴ Guillevic, “*Harpe*” in *Relier, op. cit.* p. 176.

³⁵ *Ibid.* p. 175.

solidaire : « Pourquoi n'auraient-ils pas / Eux aussi coléré, //Ces matins/
Guenilleux ?³⁶ »

Dans *Orgues* (1988), la dimension humoristique apparaissait encore énigmatique, cette fois selon la forme dialoguée : « - J'ai à vous dire. - Mais qui êtes-vous ? - A vous de me le dire³⁷. » Il est remarquable de constater à quel point l'humour touche ici pratiquement chaque quanta³⁸. En voici quelques exemples qu'il est tentant d'essayer de résumer à chaque fois par un seul adjectif. Consensuel : « Une fenêtre/
S'est entrouverte.// Entre les deux côtés/ L'accord s'est fait³⁹. » Lyrique : « Le vent du large/ Est l'aile du rocher⁴⁰. » Ambitieux : « C'est toute la terre/ Qu'il te faut // Pour ton image⁴¹. » Transformiste : « Ecoute les muqueuses : // Comment/ La pierre devient lèvre⁴² »...

Hautbois (1993) tiendrait d'un pot-pourri de légèreté et de couleurs. Sans doute est-ce par mimétisme qu'« A voir autour de lui/
Tant de coquelicots, // Le bluet/ Préférait le rouge⁴³ » ! Tant ils sont simples et proches de l'humain, les trois vers suivants ont eu du succès auprès des lecteurs : « A défaut d'océan, // Il y a ta paume/ A regarder.⁴⁴ » Retenons aussi cette devise de courage : « Tu peux tomber, / Bien sûr. // Sinon, / Pourquoi vouloir⁴⁵. »

A contre solo (1994) joue ironiquement du thème de la solitude. La solitude, depuis l'enfance, et malgré toutes ses occupations, Guillevic

³⁶ *Ibid.* p. 174.

³⁷ Guillevic, « *Orgues* » in *Relier, op. cit.* p. 404.

³⁸ On sait que Guillevic nommait ainsi ses courts poèmes par référence avec la physique quantique.

³⁹ *Ibid.* p. 406.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*

⁴³ Guillevic, « *Hautbois* », in *Relier, op. cit.* p. 597.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ *Ibid.* p. 601.

disait la bien connaître ; il aimait à se répéter ce vers d'Oscar V. Milosz :
« Solitude ma mère, redites-moi ma vie⁴⁶ » :

Ce n'est pas vrai
Qu'il m'arrive parfois
D'être seul –

Puisque de toute façon
J'ai une compagne :
Ma solitude⁴⁷.

Dans *Parcs*, qui fait écho à *Du Domaine*, notre auteur prenait le contrepied des idées admises en la matière.

Ici, la lumière nécessaire

Et ces objets qu'elle éclaire,
Sans malice apparente.

Alors, pourquoi⁴⁸?

*

Il y a dans l'espace
Comme un espace
Qui s'interpose

Entre tout ce qui tend
A se réunir
Pour l'allégresse⁴⁹.

⁴⁶ Oscar V. Milosz, *Poèmes* (1930)

⁴⁷ Guillevic, « *A contre solo* », in *Relier*, op. cit. p. 619.

⁴⁸ Guillevic, “*Parcs*” in *Relier*, op. cit. p. 128.

⁴⁹ *Ibid.* p. 129.

Saint John Perse avait aussi des réticences face aux parcs, mais plus graves encore : « Et si l'homme de talent préfère que la roseraie et le jeu de clavecin, il sera dévoré par les chiens⁵⁰ » ! Décidément, il faut avoir de l'humour quand on est confronté au tragique, il faut avoir le sens de l'antithèse pour « Se sentir porté/ Par son propre gouffre⁵¹ ».

Le poème *L'Abeille* (1979), constitué d'une cinquantaine de fragments, était dédié à Raymond Jean⁵². L'abeille fut de tout temps, d'une richesse symbolique extraordinaire, elle « émerge » ici brièvement « dans l'air terrestre⁵³ » et se voit dans une certaine mesure désacralisé :

Vous,
De droit divin,
Les abeilles,

Vous ne vous essayez
Jamais les pieds
Avant d'entrer
Dans les fleurs,
Dans nos tissus⁵⁴.

Même si le destin des abeilles semble obéir à quelque décret « probablement/ Ordonné par la nuit, // Celle d'avant nos nuits⁵⁵ », l'humeur du locuteur semblait malgré tout disposée à la plaisanterie.

L'abeille

⁵⁰ Saint John Perse, *Anabase*, 16 (1924).

⁵¹ Guillevic, *Uta von Naumburg*, in *Relier*, op. cit. p. 135. Uta von Naumburg est une statue gothique célèbre de la cathédrale de Naumburg en Allemagne représentant la margravine Uta de Ballensted (1000-1046).

⁵² Entretiens de Guillevic et de Raymond Jean, *Choses parlées*, Ed. Champ Vallon, 1982. *L'Abeille* pp. 88- 103.

⁵³ Guillevic, “*L'Abeille*”, in *Relier*, op. cit. p. 149

⁵⁴ *Ibid.* pp. 144-145.

⁵⁵ *Ibid.* p. 140.

N'est quand même pas
Une machine à coudre

La preuve
C'est qu'elle pique
Un peu partout

Et qu'elle en meurt⁵⁶.

Interrogation maligne sur le langage des abeilles : « Jamais de
causette/ Au fond des ruches ?⁵⁷ ». Sont posées aussi des questions sur leur
fameuse organisation sociale à travers tout un champ sémantique qui
contraste avec la brièveté d'une ultime interrogation d'allure lacanienne :

Vous, les magistrales,

Avez-vous mage,
Magicien, magister,
Magistrat, magnat –

Ou rien que l'expérience
Et le tâtonnement,

Rien que vous-mêmes
A travers les hasards⁵⁸ ?

*

Toi, / Ton Œdipe ?⁵⁹

⁵⁶ *Ibid.* p. 139.

⁵⁷ *Ibid.* p. 149.

⁵⁸ *Ibid.* p. 152.

⁵⁹ *Ibid.* p. 156

Toujours en 1979, Guillevic a donné le titre *Le Rire de la saison* à treize petits quantas. Le substantif « sacrilège » retient notre attention : « Des sacrilèges/ il en faudra/ En toute saison⁶⁰ ». Pour cela, l'humour du poète devra se montrer « Implacable autant/ Que le rire de la saison/ par les gamins⁶¹ ». Pourtant quand « Les blés/ Flamboyaient », le bonheur, y compris pour certains petits animaux, semblait au rendez-vous : « Moi, couleuvre, / J'ai de la chance.// L'herbe et moi⁶² ».

Por en Dro (1981). Eugène Guillevic était né en 1907, non loin de Por en Dro, le port de Carnac. Son poème ainsi nommé reflète ses relations intimes avec le lieu. La crevette - le genre d'animal modeste que le poète apprécie - y est à l'honneur :

Elle danse,
La crevette.

Elle danse
Le silence du rocher.

Elle le lui rapporte
En le frôlant⁶³.

Ce site élu procure une extase telle qu'il semble participer d'une sorte d'épiphanie naïve de la nature toute entière :

Il y a des moments
Où le parfait se dit

Entre le rocher, l'eau, le sel,
La crevette,

⁶⁰ Guillevic, « *Le Rire de la saison* », in *Accorder*, *op. cit.* p. 223.

⁶¹ *Ibid.*

⁶² *Ibid.* p. 225.

⁶³ Guillevic, « *Por en dro* », in *Relier*, *op. cit.* p. 184.

Et les tentatives du soleil⁶⁴.

De l'oiseau (1985) était dédié à Sylvie, la petite fille d'Eugène. Image du sublime, l'oiseau fait souvent figure de symbole du chant et de l'art poétique. Du premier au dernier fragment de ce poème, le premier vers est toujours le même « Je ne vois pas l'oiseau ». A ce qui ressemble à une évidence « Je ne vois pas l'oiseau/ Fort de sa cage ouverte/ Et psalmodiant : //Je reste ici, / A bas l'espace⁶⁵», succède « Je ne vois pas l'oiseau/ Et je ne l'entends pas/ Frôler l'éternité⁶⁶ » - car contrairement à l'instant, l'éternité, toujours identique à elle-même, n'aurait pas d'humour.

Baigneuses (1985). Le motif des baigneuses se retrouve en peinture, chez Cézanne par exemple, l'un des peintres préférés de Guillevic. Le poème (avec cependant d'autres moyens) présente un phénomène d'unification comparable à celui qui implique la simplification formelle de l'objet chez le peintre :

Dans la mer
C'est en soi que l'on se baigne,

Dans le volume
Que l'on porte,
Dans son étendue sans frontières,

Dans ses origines,
Dans son histoire,
Dans son futur⁶⁷.

⁶⁴ *Ibid.* p. 185.

⁶⁵ Guillevic, « *De l'oiseau* », in *Possibles futurs*, Gallimard, 1996, p. 87.

⁶⁶ *Ibid.* p. 96.

⁶⁷ Guillevic, « *Baigneuses* », in *Relier*, *op. cit.* p. 277.

Parfois l'automne (1985), *Automne*, (1987) et *L'hiver* (1986).
Guillevic s'amuse à déconstruire le poncif de l'automne en poésie :
« L'automne est un félin/ Qui fait patte de velours ⁶⁸ » ; « N'ayez pas peur/
Susurre l'automne, / Ce n'est que pour batifoler ⁶⁹ » ; « Qu'est-ce qui
arriverait/ Si l'été// Tombait à pic/ Dans l'hiver ? ⁷⁰ » A la saison des
labours le poète allait jusqu'à imaginer les protestations du ver de terre :

Tais-toi,
Lumière,

Crient les vers de terre
Remués par les labours.

On était bien,
Là-bas ⁷¹.

A l'inverse d'un Victor Hugo vantant en grand lyrique le travail
des semailles ⁷², Guillevic se contente de dire en une sorte de mimétisme
langagier : « Les sillons/ Ramènent tout à eux-mêmes ⁷³ ». Et à propos des
hirondelles, il fait ce constat laconique : « On enlève les fils
télégraphiques/ Aux hirondelles ⁷⁴ ».

L'hiver (1986). Avec « Fantaisie d'hiver », Théophile Gautier
avait été l'un des plus drôles parmi les poètes qui ont écrit sur cette morne
et froide saison ⁷⁵. Guillevic lui aussi plaisante en jouant sur les mots :

⁶⁸ Guillevic, « *Parfois l'automne* », in *Relier*, *op. cit.* p. 283.

⁶⁹ *Ibid.* p. 284.

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ Guillevic, « *Automne* » in *Relier*, *op. cit.* p. 369.

⁷² Victor Hugo, « *Saison des semailles, le soir* », in *Chansons des rues et
des bois* (1865)

⁷³ Guillevic, « *Automne* » in *Relier*, *op. cit.* p. 365.

⁷⁴ *Ibid.* p. 368.

⁷⁵ Théophile Gautier, « *Fantaisie d'hiver* » in *Emaux et Camées*, 1852.

« L'hiver/ Hibernait/ Derrière l'hiver⁷⁶ », « Le gel/ Croit apporter/ Un état de grâce⁷⁷ », « A midi/ La mésange// S'est vue reine / De la plaine glacée⁷⁸ ». Comme dans l'univers des *Fables* de La Fontaine, tout parle. Le ruisseau va même jusqu'à apostropher le soleil d'hiver d'une manière quelque peu enfantine : « Tu t'es donc gelé/ Toi aussi, soleil, // Puisque moi, ruisseau, / J'ai toujours/ Ma couche de glace⁷⁹. » La malice et l'anthropomorphisme imprègnent ces observations : « Un vent/ Tellement froid// Que lui-même/ Doit en souffrir⁸⁰ », « Essaie/ D'imaginer de l'hiver//Venant vers toi, / Tout sourire⁸¹ »...

Le poète aimerait-il, pour rompre la monotonie du quotidien, s'illustrer dans la recherche de l'impossible ? Le voilà qui dans *Prises* souhaitait défier les lois de la balistique : « Qu'une pierre lancée/ Décrive un jour// Autre chose qu'une parabole⁸² ». Son imaginaire ludique et familier l'entraîne à toutes sortes de visions fantaisistes touchant les éléments naturels : « Une mer sans remous/ A la recherche on dirait/ D'un embonpoint⁸³ » ; « Je n'ai rien fait/ Clame le vent. / Je n'ai fait/ Que passer par là⁸⁴ ».

Quinze galets (1986) poursuit, sur le motif de la pierre, le même type d'imaginations fantaisistes : « Sur les rochers/ Des lichens/ Trame leur étoffe⁸⁵ » ; « Tous les rocs/ Sont des points/ D'interrogation⁸⁶ » ; « Que ferai-je/ Si j'étais pierre et terre ? // Tu l'as été/ tu le seras⁸⁷ ».

⁷⁶ Guillevic, "L'hiver", in *Relier*, *op. cit.* p. 289.

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ *Ibid.*

⁸¹ *Ibid.* p. 291.

⁸² Guillevic, "Prises" in *Relier*, *op. cit.* p. 295.

⁸³ *Ibid.*

⁸⁴ *Ibid.* p. 296.

⁸⁵ Guillevic, « *Quinze galets* », in *Relier*, *op. cit.* p. 301.

⁸⁶ *Ibid.* p. 303.

⁸⁷ *Ibid.*

Brabant (1986). Fait rare, Guillevic s'est inspiré d'aquarelles (de Nathalie Dasseville) pour écrire ce poème. La méditation sur l'espace y domine. Le Brabant en Belgique est un pays de plaine, d'où ces remarques : « L'espace n'est pas / Quelque chose qui se donne⁸⁸ », « Tourne le dos à l'espace, / Il te rattrapera⁸⁹ ». Cependant plus que la ruse, c'est une fois encore la volonté qui a le dernier mot : « Même si ce paysage/ Ne veut pas de toi, / Plonges-y ton front⁹⁰ » ; « De ce paysage/ Ne se lèvera/ Que ce que tu feras se lever⁹¹ ».

II - De 1987 à 1991.

Guillevic a maintenant quatre-vingt ans et ne perd pas son allant. Lucie écrivait dans la préface au recueil *Présent*, publié chez Gallimard en 2004 :

A travers le jaillissement, l'acuité, la singularité gaillarde des textes et leur humour frisant parfois le saugrenu, *Présent* confirme à quel point Guillevic est, comme il se plaisait à se le répéter « un poète sans hiérarchie, un poète sans nostalgie ». Il interroge, il suppose, il dialogue et s'adresse à ce monde du dehors-dedans qui ne cesse de le hanter et qu'il « creuse », replongeant intensément dans ses paysages d'enfance bretonne et d'adolescence alsacienne. Dans une même fidélité à ses intercesseurs que sont les fleurs, les plantes, les insectes, les arbres, dont il garde en son intérieur des sensations aiguës, il erre ou pérégrine⁹².

Contrairement à d'autres poètes humoristes, comme Prévert par exemple, notre auteur se garde bien de faire de la religion sa tête de Turc, mais dans tel le poème de *Présent* en 1987, il profère une boutade disant

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ Guillevic, “*Brabant*”, in *Relier*, op. cit. p. 307.

⁹⁰ *Ibid.* p. 308.

⁹¹ *Ibid.*

⁹² Lucie Albertini-Guillevic, Préface à *Présent*, Gallimard, 2004, p. 14.

qu'il peut s'imaginer marcher sur la mer et que cela ne lui rapporte rien de plus ! L'allusion au Christ est patente et va dans le sens d'une démystification. Quant à l'ange, Guillevic n'a pas besoin de le rencontrer, il le gênerait plutôt, dit-il⁹³. De même dans *Un paysage* (1990), la figure de l'ange se trouvait exclue : « Il ne passera pas un ange/ Dans cet espace.// Il serait refusé, / Rejeté⁹⁴. » Le matérialisme à l'œuvre consiste ne pas admettre le surnaturel, tout ce qui n'appartient pas au monde physique : « Rien ne doit venir/ D'ailleurs,// Même l'invisible⁹⁵ ». « Et de quel ange/ S'agirait-il ?// Venu d'où/ Et pourquoi⁹⁶ ? » Il arrive aussi à Guillevic de dire qu'il a un dieu en lui, même s'il emploie le terme hors de toute transcendance. Pourtant à la fin ce qu'il recherche c'est tenir dans sa main quelque chose de concret, Supervielle aurait aimé cet aveu :

Avoue,

Ce qui t'intéresse
C'est de tenir dans ta main

Une chose
Où se raconte l'univers

Et qui te choisit
Comme confident.

⁹³ *Ibid.* p. 37.

⁹⁴ « Guillevic, « *Un paysage* », in *Relier, op.cit.* p. 477.

⁹⁵ *Ibid.* Leonard Cohen a dit de Charles Bukovski : « *He brought everybody down to earth, even the angels* » (Il a ramené tout le monde sur terre même les anges).

⁹⁶ *Ibid.* p. 478. Lucie Guillevic « M'est-il permis de me souvenir ici de l'aspiration finale qu'exhale le poème « *Chant d'un mourant* » (1933), « attendre de devenir ange » ? « Surprenant exemple décidément, d'humour terraqué et de fidélité à soi-même en tant d'années d'existence » in postface à *Accorder, op. cit.* p. 302.

Guillevic plus souvent qu'à son tour mania le paradoxe. Qu'il s'adresse à l'océan, au tilleul, au silex, au sable, toutes ces choses lui parlent, même si, précise-t-il, elles ne diront rien⁹⁸. Ainsi le petit théâtre guillevicien continue de se dérouler, on n'y dévoile pas des prodiges : montrer une maison toute simple, un groseillier ou « Une pomme reinette/ Bien mûre⁹⁹ » suffit au bonheur, car l'infini est là, à sa place, sur terre, parmi nous, tel l'amour qui unit deux êtres : « Je t'aime// Parce que tu es/ Beaucoup plus que toi. » « - Tu m'englobes¹⁰⁰ », répond l'Autre.

Dans *De la source* (1987), le procédé de substitution rappelait les surréalistes et plus particulièrement Paul Eluard dans *152 proverbes mis au goût du jour*¹⁰¹ ; Guillevic se réappropriant le monde à travers ses motifs favoris : « Les petits ruisseaux/ Font les grands silences¹⁰² » ...

Avec *Trait d'union* (1988), les jeux de l'anthropomorphisme ne semblaient pas devoir finir. Une série de réflexions intimes tentaient d'établir un « trait d'union » entre la Nature et le poète :

Se consoler
De n'être pas le vent.

Même pas une fois
Tu n'as cru

Que le vent vient vers toi

⁹⁷ Tous les poèmes de *Présent* sont datés et font du recueil une sorte de « journal de bord » aurait dit Reverdy.

⁹⁸ Guillevic, in *Accorder, op. cit.* p. 26.

⁹⁹ *Ibid.* p. 28.

¹⁰⁰ *Ibid.* p. 33.

¹⁰¹ Paul Eluard, *Œuvres T. 1*, p. 153 et sv.

¹⁰² Guillevic « *De la source* » in *Accorder, op. cit.* p. 238.

Parce qu'il t'aime¹⁰³.

Les nuages (« les merveilleux nuages » du petit poème en prose de Baudelaire) ne sont plus des rêves lointains, ils s'expriment de façon familière comme le feraient des êtres humains : « Ne brille pas si fort, / Clament les nuages/ Vers le soleil.// Bien sûr/ Qu'on partira¹⁰⁴. » Plus loin c'est au tour du rocher : « Je ne veux pas mourir de faim, / Criait le rocher, // Rendez-moi mon goémon¹⁰⁵ ». Mais l'irruption du moi du poète dans ce concert des voix complique la donne à dessein. Un comble : « Parlez, pierres, / Parlez entre vous. // Ne redoutez pas mon écoute !¹⁰⁶ » « Vagues de l'océan, / Pas tant de bruit, // On y peut rien.// Moi, encore moins/ Que vous¹⁰⁷. »

Guillevic fut aussi un poète des plantes et des fleurs, c'est ce qui transparait dans *Pour trois compositions végétales*. Mais des nuances s'imposent : « Toutes les fleurs/ Ont de la beauté/ A donner.// Pas la même. / Pas de la même façon¹⁰⁸. » Candeur, émerveillement, attendrissement inspirent chaque poème : « Seigneur !/ Dit le trèfle, //Pourquoi/ Ces quatre feuilles ?// Qu'est-ce que j'ai fait¹⁰⁹ ? » A force de légèreté et pressentant le danger de la futilité, Guillevic en venait parfois à se moquer de lui-même : « Je finis par croire/ Que j'ai bu// Dans le

¹⁰³ Guillevic, « *Trait d'union* » in *Relier*, *op. cit.* pp. 373-374.

¹⁰⁴ *Ibid.* p. 374. Dans *Se dénuager* (1990) Guillevic voit les nuages se traîner, hésiter, « Les nuages/ N'ont pas de quant à soi » écrit-il, avant de conclure par ce néologisme : « Si j'étais nuages,/ Je me dénuagerais » (in *Relier*, *op. cit.* p. 465). Par contre dans *Grisé* (1990) (in *Relier*), la critique des nuages n'était plus vraiment de mise, ce qui prouve une fois encore que notre poète n'est pas exempt de contradictions.

¹⁰⁵ *Ibid.* 376.

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ *Ibid.* p. 377.

¹⁰⁸ Guillevic, « *Pour trois compositions végétales* » in *Relier*, *op. cit.* p. 445.

¹⁰⁹ *Ibid.* p. 446.

calice/ De toutes les fleurs/ De ce terroir¹¹⁰. » L'attrait pour la rose, la fleur des poètes par définition, trouvait une illustration alerte et sympathique, sorte de relecture de la poésie des temps anciens : « J'ai rencontré la rose/ Un jour comme les autres. // Depuis, / On ne se quitte pas¹¹¹. » La fuite du temps, dont Ronsard, s'attristait, donnait lieu à une illustration prosaïque et édifiante :

J'ai dit à la fleur
Que je n'étais pas elle,
Que je le regrettais.

Elle m'a répondu
Ne le regrette pas,
Tu dures toi¹¹².

En peu d'endroits de l'œuvre, la fascination semble aussi nette que dans les deux courts poèmes qui suivent : « A rose égale, / Soleil égal¹¹³ »

Rose,
Regarde-moi.

Ce n'est pas
Que je sois seul au monde,

Mais toi,
Toi¹¹⁴.

En chœur (1989). Poème manuscrit à la gouache rehaussée de pastel d'Anne Walker, lors de sa première publication, *En chœur* possède

¹¹⁰ *Ibid.* p. 447.

¹¹¹ *Ibid.* p. 448.

¹¹² *Ibid.* p. 449.

¹¹³ *Ibid.* p. 450.

¹¹⁴ *Ibid.*

cette même légèreté, ce qui rappelle au passage que Guillevic a écrit beaucoup de poèmes pour enfants surtout dans ces années-là. *En chœur* n'est pas un hymne à la voix ni à la musique mais à la couleur, symbole de l'harmonie du monde - ce sont les couleurs qui sont censées s'exprimer ici :

On n'a pas besoin de voix
Pour chanter.

La preuve : nous
Les couleurs

Qu'est-ce
Que nous ne chantons pas ?¹¹⁵

Deux couleurs surtout se manifestent, dont les tonalités sont relativement opposées, le jaune et le bleu. Là encore Guillevic tire à lui une symbolique simple et tonique, qui lui est propre :

Je suis le jaune : il paraît
Que je n'ai pas bon caractère,

Que j'ai du mal
A voisiner.

Cela dépend du complice
Que l'on me donne.

*

Bleu :
Je ne suis pas seulement
Dans le firmament,

¹¹⁵ Guillevic, « *En chœur* » in *Relier op. cit.* p. 453.

Je suis un peu partout
Sur la terre

A dire que la vie
Peut être bonheur¹¹⁶.

Cartes postales (1990) Guillevic aura beaucoup voyagé dans presque toutes les parties du monde pour des raisons littéraires le plus souvent. Mais s'adresse-t-il à une corneille du Sri-Lanka à Bombay en 1978 ou à Aden en 1985, c'est pour lui dire que c'est la même que celle qu'il a connu à Saint-Jean Brévelay dans son enfance bretonne¹¹⁷ ! Comme les corneilles il voudrait bien lui aussi crier mais pas plus qu'elle il ne sait à qui s'en prendre.

Demain (1991). Ni les lendemains qui chantent des communistes, ni les promesses de Paradis des religieux ne retiennent plus Guillevic. Rares sont les malédictions chez lui, les malédictions n'ont pas d'humour, il n'hésite pas cependant quant il s'agit de préserver l'essentiel : « Je maudis la voix des cloches// Qui me rabâche/ Que l'instant va sombrer¹¹⁸ ».

Aguets et *En ville* (1991) comportaient à l'origine des gravures et des collages de Bertrand Dorny. *Aguets*, un titre très guillevicien. L'humour y peut être triste : « Le ciel de la nuit/ Est un bal continu, / Mais jamais d'idylle¹¹⁹ ». *En ville* reprend en une bonne trentaine de vers – ce qui est beaucoup pour notre auteur – une méditation à peine interrompue depuis *Carnac* et *Ville* : « J'ai écrit *Ville*. J'ai écrit *Carnac*. / Je ne possède rien de la ville, / je me sens posséder Carnac¹²⁰. » Quelques

¹¹⁶ *Ibid.* p. 454.

¹¹⁷ Guillevic, *Cartes postales*, in *Relier*, *op. cit.* p. 484.

¹¹⁸ Guillevic, « *Demain* » in *Relier*, p. 490.

¹¹⁹ Guillevic, « *Aguets* » in *Relier*, *op. cit.* p. 496.

¹²⁰ Guillevic, « *En ville* », in *Relier*, *op. cit.* p. 501.

vers semblent suffisamment décalés pour qu'on y décèle la présence d'un humour en forme de confession :

Je possède pourtant, quand même,
quelque chose de Paris.
Son silence de la pleine nuit.
Son silence
après les éternuements du soir, du noir,
avant les aboiements de l'aube,
quand tout paraît dormir,
sauf moi¹²¹.

D'une lune à l'autre ! (1991). Verlaine, Laforgue, Prévert avaient déjà interpellé la lune sur le mode ironique. Guillevic perpétue la tradition :

La lune
N'est jamais en repos.

Elle guette, elle maudit :
Elle se tourneboule.

Elle ne se sent pas assurée
De revenir après le terme¹²².

L'œil des pétales (1991), annonce le printemps et sa symbolique heureuse : « Voici revenu/ Le temps des pétales// Je me sens / Plus inclus dans le monde¹²³ ». Un petit inventaire drolatique s'ensuit incluant l'iris, le chardon, la clématite, la glycine, le zinnia qui « paraît venir//D'un continent plus encuvré¹²⁴ ». Mais le coquelicot, comme il fallait s'y

¹²¹ *Ibid.*

¹²² *Ibid.* p. 512.

¹²³ Guillevic, « *L'œil des pétales* », in *Relier, op. cit.* p. 517.

¹²⁴ *Ibid.* p. 518.

attendre, est finalement mis en avant : « Quelle que soit la menace/ Qui te vise, // Tu penses au coquelicot/ Et tu te sens plus fort¹²⁵ ».

III - De 1992 à 1997.

L'humour de Guillevic, semble s'être allégé avec le temps. Comme il disait dans *Présent*, à propos de la femme aimée : « elle s'arrache/ A ses profondeurs/ Par le sourire¹²⁶ », mais c'est plutôt rare qu'il parle alors des gens. La Nature (minérale, végétale, et même animale) le requiert davantage. Ainsi, son bestiaire a aussi beaucoup de sens et d'humour. Avec sa désinvolture habituelle, il ne se prive pas d'interpeler le coucou, le goéland, qu'il invite à venir manger dans sa main un éperlan. Le moineau bluffe les hommes à sautiller sans cesse, il ne leur dit que trop qu'ils sont des lourdauds¹²⁷, par contre la fourmi « petit être tout simple/ En apparence » exprimerait à elle seule rien moins que « le mystère de la création¹²⁸ » ! Dans un autre poème de 1992, dédié à Octavio Paz, Guillevic expliquait qu'à quatre vingt-quatre ans il commençait à s'habituer au monde, et que s'il devenait très vieux il se pourrait qu'il s'y fasse « Pour de bon, / Comme un chevreau¹²⁹ ».

Nocturne (1992). Le thème de la nuit, thème romantique par excellence depuis Orphée, inspire ici dix petits fragments : « Prends mon noir, / Dit la nuit. // Fais avec lui/ Ton oreiller¹³⁰ » ; « La nuit/ Toboggan// A travers les astres¹³¹ ». L'ensemble se termine par un clin d'œil à la

¹²⁵ *Ibid.*

¹²⁶ Guillevic, in *Présent*, *op. cit.* p. 61.

¹²⁷ *Ibid.* p. 78.

¹²⁸ *Ibid.* p. 79.

¹²⁹ *Ibid.* p. 65. Le chevreau est capricieux comme la chèvre, ils n'en ont pas moins l'un et l'autre été de tout temps associés aux dieux dans diverses mythologies.

¹³⁰ Guillevic, “*Nocturne*”, in *Relier*, *op. cit.* p. 525.

¹³¹ *Ibid.*

poésie de la Renaissance : « La nuit/ S’attribuera// L’aurore/ Aux joues de rose¹³² ».

L’Orage (1993). Guillevic connaissait et appréciait le célèbre tableau italien du début du XVI^e siècle de Giorgione intitulé « L’Orage » ou « La tempête », mais lui s’amuse à imaginer l’inimaginable :

Mettez-vous sous l’arbre,
Conseille-t-il aux hommes,

Vous me servirez
De paratonnerre.

Il est fier du tour
Qu’il va leur jouer :

On ne badine pas
Avec la foudre¹³³.

A la fontaine (1993). Sur cet autre thème éminemment lyrique, les poèmes sont plus longs qu’à l’habitude – il est vrai qu’il existe des fontaines à Carnac dont Eugène s’était toujours souvenu. Pour lui, l’eau de la fontaine, c’est l’innocence, la plongée dans l’origine, la montée de toutes les sèves, un hymne à la vie : « La terre aussi/ peut être un rire/ Qui laisse place/ Au sourire de la fontaine/ Quand pointe le matin¹³⁴ ». Au moins un autre poème d’un livre d’artiste concerne ici l’eau, c’est *Présences Terraquées* (1994), mis en écho avec les œuvres de Jean-Jacques Dournon, mais cette fois il s’agit de l’océan et du milieu marin. S’y lisent de curieuses questions sur la formation des reliefs défiant toute donnée scientifique :

¹³² *Ibid.* p. 527.

¹³³ Guillevic, “*L’Orage*” in *Relier*, *op. cit.* p. 533.

¹³⁴ Guillevic, “*A la fontaine*”, in *Relier*, *op. cit.* p. 545.

Terre de Groix, pourquoi
Ce besoin d'émerger de l'eau
Pour devenir une île ?

Est-ce orgueil,
Besoin de te montrer
Ou besoin de voir¹³⁵ ?

Approche (1994). Guillevic a quatre-vingt sept ans, il est fatigué, souffrant, il dut être hospitalisé l'année suivante. Au-delà de l'humour et des métaphores, se lit une conception cosmique panique : « En ce jour/ Je sens le temps// Tailler ses crayons –/ Pour quel usage ?¹³⁶ » ; « Coléoptère nous sommes, / Et pourtant // Nous appartenons/ Au firmament.// Il nous aspire » ; « Des ciseaux de géant/ Pour se couper une brèche/ Dans ce péplum d'azur¹³⁷. » Guillevic sait très bien que la Nature ne tient pas de toute façon la disparition d'un individu quel qu'il soit pour un fait considérable : « Testament écrit/ Par des siècles d'océan, // La coquille vide/ Est pleine d'elle-même¹³⁸ » ; « Dans la prairie, / La queue de la vache// Interprète/ Les glissements des roches/ Et les sautes de vent¹³⁹ ».

De la nature (1994) *Fable*. Avec cette fable, le lecteur peut penser à Lucrèce, à Virgile ou à La Fontaine. Pour une fois, une histoire avec un personnage : « Auprès de l'abreuvoir, Flore, // Fille de ferme, rêve¹⁴⁰. » A travers les plus petites choses de l'univers végétal se réactive le sens du sacré : « Brin d'herbe ./ Tu es toi-même/ Une cathédrale. » « Et toi, pissenlit, // Pourquoi toujours/ Faire le modeste/ A ras de terre, // Toi qui

¹³⁵ Guillevic, “*Présences Terraquées*” in *Accorder*, *op. cit.* p. 266.

¹³⁶ Guillevic, « *Approche* » in *Relier*, *op. cit.* p. 613. Dans *Présent*, se trouve une version à peine différente et date du 1er janvier 1993.

¹³⁷ *Ibid.*

¹³⁸ *Ibid.* p. 614.

¹³⁹ *Ibid.* p. 615.

¹⁴⁰ Guillevic, « *De la nature, Fable* », in *Relier*, *op. cit.* p. 625.

vers le zénith/ Elèves ton jaune solaire¹⁴¹ ? Dans *Quotidiennes*, en cette fin d'année 1994, rarement, Guillevic n'aura été davantage franciscain faisant parler les menhirs (ses) « frères », animés eux-mêmes d'une sincère piété filiale : « Lune, ma mère, / Viens m'embrasser », « Ne valons-nous pas/ En souvenir de tes amours/ Une caresse ?¹⁴² »

Plongées rituelles (1995). Tout débute ici par un coup de vent contre un carreau. Face à ce souffle qui lui rappelle l'océan, le poète se ressaisit, et on le reconnaît bien dans cette injonction qu'il se fait à lui-même : « N'accepte pas/ D'être balloté/ Comme un nuage:// Pense aux rochers/ De ton pays natal¹⁴³. » Quand il interpelle l'océan, c'est pour lui poser cette question digne de Lautréamont : « Tu ne me reconnais pas !// Lequel de nous deux a changé ?¹⁴⁴ ». « *Rêverie* », poème ironique et métaphorique renoue avec la politique, c'est très rare dans les derniers textes de Guillevic. « La terre boit », « Elle fait ça très bien, / Par exemple avec l'eau, / Moins bien avec le sang », « Avec la grande bombe, / Aucun problème/ De ce côté-là !¹⁴⁵ »... Par contre « *L'infini* », troisième poème de la série, surprend par son intimisme et par son humour cosmique :

Et même l'infini,
Je crois le connaître.

A chaque instant,
Je l'expérimente.

C'est ce qu'il y a
Entre toi et moi¹⁴⁶.

¹⁴¹ *Ibid.* p. 626.

¹⁴² Guillevic, *Quotidiennes*, *op. cit.* p. 22.

¹⁴³ Guillevic, « *Plongées rituelles* » in *Relier*, *op. cit.* p. 682.

¹⁴⁴ *Ibid.* p. 685.

¹⁴⁵ Guillevic, *Ibid.* p. 686.

¹⁴⁶ *Ibid.* p. 688.

Ne t'inquiète pas/ Worry not (1995) (publié aussi aux Etats-Unis). Les référents concernent la nature : les eaux dormantes, le cri de la chouette, la nuit qui vient, et la fin, l'attention se porte toujours plus sur le « moi » non sans une certaine forme de cynisme : « Ne t'inquiète pas/ Si l'on te fait fête./ En te fêtant chacun/ Se fête soi-même¹⁴⁷ ». « *La Menace* » et « *Eaux* », toujours dans le même ensemble, traitent d'un thème commun. Face à une pluie, que d'autres auraient qualifié de « diluvienne » par référence implicite au Déluge de la Bible, Guillevic préfère parler « de cascade universelle » et enchaîner avec une comparaison très concrète et bien connue : « Comme si là-haut/ Se vidait un seau/ Qui contiendrait/ plus que tous nos océans réunis¹⁴⁸ ». A défaut de trouver un responsable (l'auteur ne s'en prend pas au ciel qui, selon lui, ne peut aussi que subir) il profère d'inhabituelles lamentations dont on ne sait trop si elles sont ironiques : « Pauvre terre, pauvre ciel, / Pauvres de nous !¹⁴⁹ » L'homme des rochers et des pierres qu'est d'abord Guillevic a toujours été plus ou moins mal à l'aise avec l'élément liquide. C'est que l'eau aurait continuellement l'air « désireuse d'autre chose », toujours l'air d'attendre « qu'on en finisse », elle « se rit de vous/ par en dessous¹⁵⁰ », elle « refus(e) l'anthropomorphisme¹⁵¹ ».

Echappées (1995), dédié à Östen Sjöstrand, poète et traducteur suédois. Guillevic fait parvenir à ce poète métaphysicien, converti au catholicisme, des petits textes soucieux de religiosité, mais autrement (sans Dieu) et contenant bien entendu une pointe d'humour : « La nature a décidé/ De ne jamais/ Trouver le temps long¹⁵² » ; « Regardez-moi ce sapin:/ Il désigne le firmament./ Qui peut deviner/ S'il le sait¹⁵³ ». Mais à

¹⁴⁷ Guillevic, « *Ne t'inquiète pas/ Worry not* », in *Relier*, op. cit. p. 694.

¹⁴⁸ *Ibid.* p. 695.

¹⁴⁹ *Ibid.* p. 697.

¹⁵⁰ *Ibid.* p. 699.

¹⁵¹ *Ibid.* p. 698.

¹⁵² Guillevic, « *Echappées* », in *Relier*, op. cit. p. 708.

¹⁵³ *Ibid.* p. 706.

la fin, est préférée une invitation pour une nouvelle Cythère : « Viens essayer l'idylle, / J'ai trouvé l'île/ Où l'on ne s'ennuie pas¹⁵⁴ ».

Le Soir (1995). A partir de cet autre motif très courant en poésie, Guillevic a simplement le dessein de « Dire/ Quand commence le soir¹⁵⁵ », « Pour cela/ Les oiseaux t'aideront » précise-t-il, « Car eux, ils savent¹⁵⁶ ». Mais surviennent bien vite des questions et des notations fantaisistes : « Est-ce que le soir préfère/ La campagne à la ville¹⁵⁷ ? » « Le soir/ Est un sphinx/ Qui aboie la nuit¹⁵⁸ », « Le soir / Cherche à se cramponner/ On comprend ça¹⁵⁹ »,

Le soir
A la tentation
De se faire entonnoir –

Et nous levons la tête
Avec l'espoir
De respirer plus librement¹⁶⁰.

Cette dernière expression n'est pas lancée à la légère, Eugène souffrant d'une grave insuffisance respiratoire.

Dans *Ciels du quotidien* (1995-1996) une sorte d'humour-triste intervient. La nuit, sans l'ouverture que procure le ciel clair, le poète se sent « fourmi/ Sans fourmilière », et le voilà « Egaré dans le néant¹⁶¹ ».

¹⁵⁴ *Ibid.* p. 709.

¹⁵⁵ Guillevic, « *Le Soir* » in *Possibles futurs*, Gallimard, 1996, p. 99.

¹⁵⁶ *Ibid.*

¹⁵⁷ *Ibid.* p. 102.

¹⁵⁸ *Ibid.* p. 107.

¹⁵⁹ *Ibid.* p. 117.

¹⁶⁰ *Ibid.* p. 103.

¹⁶¹ Guillevic, « *Ciels du quotidien* », in *Accorder, op. cit.* p. 283.

Sous une forme ludique, l'inquiétude persiste et se développe : « Crois-tu/
Être le bienvenu/ Dans cette nuit pas trop noire/ Où la lune épouse un
grand nuage/ Et de contentement se prépare à sourire ?¹⁶² »

Se retrouvent dans *Présent*, les derniers textes de Guillevic, des poèmes de 1996 et même de 1997. L'humour jusqu'à la fin y est reconnaissable. Le moment de faire un dernier point et d'essayer de dire ce qui compte vraiment : « L'important/ C'est ce que la violette// Se dit à elle-même, / En secret¹⁶³ » (une variante évoque la coccinelle). Dans l'un de ses poèmes intitulé « Carnac », Eugène réglait ses comptes et confirmait qu'il ne croyait ni aux anges ni aux sorciers, et qu'il laissait à d'autres la croyance en Dieu : « Pour moi », concluait-il, « on se retrouve/ Plutôt devant ce que sait faire/ Un grand artiste¹⁶⁴ ». L'occasion aussi qu'il ne manque pas de redire une dernière fois son attachement à celle qu'il aime, tel un poète de la Renaissance :

Ce n'est pas
Parce que j'ai réussi

A faire fleurir
Mon bouton d'or

Que je t'en aimerai moins¹⁶⁵.

C'est le moment où l'oiseau qui l'enchantait et s'enchantait de ses chansons, revient le voir. Le dernier poème qui date du 23.02. 97 se terminait malicieusement sur une question :

Si vous aviez goûté
Au petit fruit

¹⁶² Ibid. p. 284.

¹⁶³ Guillevic, *Présent*, op. cit. p. 192.

¹⁶⁴ Ibid. p. 193.

¹⁶⁵ Ibid. p. 195.

Qui pend aux branches
De l'arbre devant vous,

Qu'auriez-vous découvert ?

Et maintenant,
Qu'en diriez-vous ?¹⁶⁶

Conclusion.

L'humour, et plus que jamais dans ses derniers livres, aura aidé Guillevic à « tenir » disait-il. Si dans sa jeunesse il s'était davantage soucié de la société et de la politique, il a toujours voulu « changer la vie » selon le mot de Rimbaud¹⁶⁷ pour « arriver à une société fraternelle, sans misère¹⁶⁸ ». Et puis, l'humour participe d'un *Gai savoir* au sens de Nietzsche et de manière plus lointaine, des troubadours¹⁶⁹: « Oui, rossignol/ Je participe à ton chant. // Je chante avec toi : // Pour qui l'aime/ Notre monde suffit¹⁷⁰. » Il peut paraître paradoxal que bien que non croyant, notre poète soit apparu parfois comme un lointain disciple de François d'Assise, dialoguant dans sa simplicité avec la nature et les oiseaux, mais il était tout aussi bien un descendant de Ronsard :

« S'il n'y avait pas eu Ronsard/...
Nous dirions moins bien/

¹⁶⁶ *Ibid.* p. 199.

¹⁶⁷ Arthur Rimbaud, « Vierge folle » in *Une saison en enfer*, 1873.

¹⁶⁸ Guillevic, Entretien avec Pierre-Jakès Elias, in *Guillevic ou l'épaisseur des choses*, court métrage de Paul Henri Picton, 1977.

¹⁶⁹ Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir* (1882), titre qui fait référence aux troubadours (*gai saber*) et à l'occitan (*gaya scienza*). Ne pas perdre de vue la double culture, française et allemande, qui fut celle de Guillevic dont l'adolescence s'est passée en Alsace. A propos d'humour il aimait citer Goethe, Heine et Brecht notamment.

¹⁷⁰ Guillevic, *Présent*, (21.11.95), *op. cit.* p. 185.

la joie ¹⁷¹ ».

Avec Guillevic, nous revenons toujours à « la joie », car c'était bien là ce qu'il fallait comprendre. Pour ce faire, il avait choisi une langue simple ¹⁷² et toute proche de la belle Nature : « Sois un arbre/ Fais tes feuilles.// Sois un chêne/ Fais tes glands ¹⁷³ ». Merci Eugène pour cette leçon de sagesse et de bonne humeur en poésie.

¹⁷¹ Guillevic, in *Accorder*, *op. cit.* p. 227.

¹⁷² Jean-Michel Maulpoix, *Simplicité d'Eugène Guillevic*, in *Notes/ Guillevic/ Notes*, Vol. III, automne, 2013, pp. 18-29.

¹⁷³ Guillevic, « *Faire ses feuilles* » in *Accorder*, *op. cit.* p. 275.